Document generated on 10/11/2024 11:34 p.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

Martineau, France et Marcel Bénéteau. *Incursion dans le Détroit*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Les Voies du français », 2010, 136 p. ISBN 978-2-7637-8932-3

Bertrand Bergeron

Volume 10, 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1013569ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1013569ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bergeron, B. (2012). Review of [Martineau, France et Marcel Bénéteau. *Incursion dans le Détroit*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Les Voies du français », 2010, 136 p. ISBN 978-2-7637-8932-3]. *Rabaska*, *10*, 266–268. https://doi.org/10.7202/1013569ar

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Quelques citations tirées d'articles de journaux et reproduites dans l'ouvrage présentent le point de vue de l'artiste sur son parcours et sur certaines de ses œuvres. Ces propos sont particulièrement éclairants et il est dommage que Paré, décédé dix-sept ans après avoir vendu son atelier, n'ait pas laissé plus de témoignages sur son œuvre.

Somme toute, cet opuscule a la qualité de constituer la seule rétrospective sur la vie et l'œuvre de ce sculpteur de la Côte-de-Beaupré. L'ouvrage est également richement illustré, présentant plusieurs des créations de l'artiste. Toutefois, il aurait été préférable d'insérer en légende les dates de production des œuvres et de présenter les images à proximité du texte qui les décrit, ce qui aurait évité au lecteur de devoir revenir plusieurs pages en arrière afin de retrouver l'illustration mentionnée. L'auteur soutient que les œuvres de Paré sont ancrées dans la tradition tout en étant adaptées au contexte de son époque. Cependant, les caractéristiques stylistiques témoignant de ce mélange sont abordées trop brièvement. Néanmoins, l'opuscule *Alphonse Paré. Toujours… entre l'arbre et l'écorce* apparaît comme un complément approprié à la visite de l'Économusée puisqu'on y retrouve des reproductions de certaines des œuvres qu'on peut admirer sur place ainsi que d'autres réalisations de Paré aujourd'hui dispersées à différents endroits au Québec. Il s'agit donc d'un livre intéressant qui rend hommage à ce sculpteur passionné tout en permettant au lecteur d'avoir une vision d'ensemble de sa production.

Laurence Provencher St-Pierre
Université Laval

Martineau, France et Marcel Bénéteau. *Incursion dans le Détroit*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Les Voies du français », 2010, 136 p. ISBN 978-2-7637-8932-3.

On ne peut refermer *Incursion dans le Détroit* sans se dire qu'avec le recul du temps, toute culture qui allait de soi à une époque donnée devient l'occasion d'une analyse hautement érudite dans le but de la rendre accessible aux contemporains que nous sommes. C'est ainsi que la culture populaire se transforme en culture savante. La lecture de ce journal évoque à sa manière prosaïque *La Dalle-des-Morts* de Félix-Antoine Savard par l'énumération des lieux de ces fabuleux Pays d'en haut dont les noms chantent dans nos mémoires notre occupation du continent.

Ce livre est exemplaire à un double titre : par son érudition remarquable et sa conception qui marie savoir et savoir-faire au sens où il s'offre en modèle de recherche exhaustive. Cette érudition mobilise de multiples sources, allant de la paléographie à la géographie, en passant par la lexicologie, l'histoire

et, indirectement, la généalogie.

L'« Introduction » situe bien le projet des chercheurs. S'il s'était agi d'un auteur relevant du patrimoine littéraire, on parlerait volontiers d'édition critique. À n'en pas douter, c'en est une qui n'avoue pas son nom.

De quoi et de qui s'agit-il au juste ? Du journal de voyage de Charles-André Barthe, arrivé à Détroit en 1746 en provenance de Montréal et marié à Marie-Thérèse Campeau l'année suivante. Le mariage et le parrainage étaient les moyens privilégiés pour s'intégrer à cette société embryonnaire. Dix-huit ans plus tard, devenu veuf, il entreprend un voyage d'hivernement, « Commansé le 29 octobre 1765 », qui le conduira de Détroit au Mis a Mis. Pendant six mois, de façon régulière au début et plus sporadique vers la fin, il tient son journal qui couvre la période du 29 octobre 1765 au 24 avril 1766 (p. 1).

Comme le signalent les auteurs d'entrée de jeu, l'intérêt de cet ouvrage qui compte 36 feuillets non paginés dont 21 concernent spécifiquement l'expédition, « relève principalement – autant pour l'historien que pour le linguiste – du système de réseautage qu'il met en vue, du portrait qu'il peint du Détroit comme lieu de rencontres et d'échanges culturels et du témoignage qu'il rend de la langue française dite "de la frontière" à l'aube du Régime anglais. De ce point de vue, le journal est un document exceptionnel pour comprendre l'évolution de la langue française en terre d'Amérique (p. 1) ». On ne saurait être plus précis.

La seconde partie de l'ouvrage pose la transcription du texte original en regard de sa transposition en orthographe et en ponctuation modernes. Les problèmes soulevés par cette adaptation ont été abordés et disposés dans la première partie (p. 20-30). Le lecteur est à même de comparer l'original avec la version transposée et peut facilement procéder à une lecture parallèle. Un examen superficiel donnerait à penser que Barthe écrit au son, ce que l'« Introduction » se hâte de nuancer : « […]les scripteurs comme Barthe maîtrisent mal le code écrit, mais ils le maîtrisent suffisamment pour ne pas simplement reproduire l'oral à l'écrit. [...] Les choix orthographiques de Barthe oscillent entre des graphies anciennes et des graphies modernes » (p. 20-21).

Un rapide coup d'œil à une page manuscrite reproduite à la page 31 montre tout de même un scripteur consciencieux qui trace ses pleins et ses déliés avec application. Il faut prendre en compte les conditions particulières dans lesquelles ce journal fut rédigé qui s'ajoutent aux problèmes matériels de l'écriture à l'époque : la plume, l'encre, le papier, le plus ou moins grand confort du rédacteur. Barthe n'écrit vraisemblablement pas pour la postérité, mais pour lui-même et certaines personnes de son milieu qui peuvent se passer de référent contextuel.

Il y a un plaisir esthétique réel à lire le texte dans sa graphie d'origine. L'on va de surprise en surprise. Le décalage entre ce que les yeux décodent

et ce qu'ils donnent à entendre par la subvocalisation déconcerte et attise la curiosité. Ceux qui ont pratiqué les textes littéraires anciens trouveront dans cet exercice une satisfaction intellectuelle évidente à découvrir qu'ils peuvent lire Barthe presque couramment. Les notes abondent qui éclairent et balisent la lecture. Rien n'échappe aux auteurs.

Une troisième partie dresse un lexique de 52 mots ou locutions qui font l'objet d'un traitement à la fois historique et étymologique. La quatrième partie répertorie les principaux « phénomènes grammaticaux » (p. 115 sq.) relevés alors qu'une dernière partie inventorie la « liste des graphies récurrentes » (p. 119 sq.) ou variations orthographiques. Barthe se révèle un esprit libre en regard des diktats des grammairiens qu'il ignore souverainement.

En somme, *Incursion dans le Détroit* rend compte d'une démarche empirique qui a su s'élever aux observations érudites. Elle intéresse l'Histoire dans une moindre mesure, sauf à rendre compte à sa manière du quotidien d'un voyageur des Pays d'en haut, mais elle constitue un formidable observatoire pour l'analyse d'un état de la langue en ce milieu du XVIIIe siècle où s'amorce le décalage qui différenciera le parler français du Canada de celui de la mère patrie. Un demi-siècle plus tard, on pourra reprendre à notre compte la boutade de George Bernard Shaw : le Canada français et la France sont devenus deux pays séparés par la même langue. En ce sens, il est à propos de lire cette étude en parallèle avec *D'où vient l'accent des Québécois ?* de Jean-Denis Gendron dont *Rabaska* a fait état dans sa neuvième livraison (p. 199-208).

Le « journaille » de Barthe illustre cette nécessité dont témoignait Gaston Miron d'une « langue natale », c'est-à-dire née ici au contact des réalités d'ici, mais formée selon le génie de la langue maternelle.

France Martineau et Marcel Bénéteau se sont livrés à un travail minutieux tout en se montrant soucieux de préserver et même d'alimenter notre plaisir. Leur démarche n'est pas étrangère à la discipline ethnologique. Il est coutumier, pour un ethnographe qui enquête sur le terrain, de prendre des instantanés d'un état de langue donnée en recueillant des informations.

Voici 248 ans, Charles-André Barthe prend la plume en ignorant qu'il s'adresserait un jour à de lointains lecteurs. J'aime à voir dans ce geste un acte de foi en l'homme que je n'hésite pas à rapprocher de la supplique de François Villon : « Frères humains qui après nous vivez » (*Ballade des pendus*). Cette voix que des siècles d'interférence ont brouillée, France Martineau et Marcel Bénéteau l'ont à nouveau rendue audible.

Bertrand Bergeron
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean